



HAL
open science

”Perceforest et la Bourgogne : fées et luitons au service du grand duc d’Occident ”

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. ”Perceforest et la Bourgogne : fées et luitons au service du grand duc d’Occident ”. M.-F. Alamichel et R. Braid (dir.). Texte et contexte. Littérature et histoire de l’Europe médiévale, Michel Houdiard, p. 409-427, 2010. hal-01846263

HAL Id: hal-01846263

<https://hal.science/hal-01846263>

Submitted on 21 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PERCEFOREST ET LA BOURGOGNE : FEES et LUITONS
AU SERVICE DU GRAND DUC D'OCCIDENT

Christine Ferlampin-Acher

Perceforest est un vaste roman en prose qui se présente comme une suite par anticipation du cycle du Lancelot-Graal en imaginant des ancêtres lointains à Arthur, Merlin ou Mordred, et en inventant des préfigurations aux grands motifs arthuriens, qu'il s'agisse des dragons enterrés sous la tour de Vertigier ou de la blessure du roi Méhaigniéⁱ. Préhistoire du Graal, ce récit se greffe aussi sur la geste alexandrine, en détournant Alexandre le Grand vers la Grande-Bretagne, qu'il conquiert et qu'il civilise : le Macédonien est, au terme d'un processus narratif complexe attestant de l'ambition du projet, l'ancêtre d'Arthur. Cette *conjointure* originale permet d'annexer deux grands cycles narratifs et deux figures de rois occupant une place privilégiée dans l'imaginaire médiéval. Se présentant comme *chronique*, s'inventant une source écrite fiable car composée à la suite des événements, ce texte, comme bien d'autres fictions médiévales, prétend à la véracité historique, tout en mettant en scène des monstres fabuleux, comme la Beste Glatissant, des fées, comme la Reine Fée, des enchanteurs, comme le malveillant Darnant, ou bien encore un *luiton*, Zéphir, qui tient à la fois des *luitons* du folklore, attestés par Gervais de Tilbury, des *luitons* littéraires, mis à la mode par *Huon de Bordeaux*, et du Genius du *Roman de la Rose*ⁱⁱ.

Conservé dans quatre ensembles manuscrits dont un seul est complet, ce roman pose des problèmes de datation et l'anonymat de l'auteur n'est pas levé, même s'il semble que celui-ci est lié au Hainautⁱⁱⁱ. S'agit-il d'un roman du XIV^e siècle, à la gloire de Guillaume Ier de Hainaut ? Est-ce un texte du XV^e siècle, écrit dans l'orbite de Philippe Le Bon ? De la datation dépend l'enjeu idéologique. La fourchette chronologique est large, des années 1340 aux années 1450. Je reprendrai le problème de la datation et j'exposerai mon hypothèse concernant un *Perceforest* tardif, des années 1450, avant de montrer en quoi cette vaste fresque peut se lire comme une œuvre glorifiant les Pays-Bas de Philippe le Bon^{iv}. S'il a été possible de mener de nombreuses études sur ce roman sans que la datation soit assurée ou qu'elle soit l'objet de discussions renouvelées, c'est que *Perceforest* constitue un ensemble extrêmement vaste et solidement construit, qui peut donner lieu à des études décontextualisées, soucieuses de la *conjointure* interne^v, dans une perspective structuraliste. C'est aussi que son statut de préhistoire arthurienne fictive incite à le lire indépendamment de l'Histoire, hors du temps, en relation avec les mythes littéraires que sont Arthur et Alexandre. Quant à son inscription folklorique, elle tend à provoquer des rapprochements avec des croyances qui s'inscrivent dans la longue durée, dans un Moyen Âge entre paganisme et christianisme. Pourtant aussi bien le prologue écrit par David Aubert dans la version de l'Arsenal^{vi} que celui qui figure à l'intérieur de l'œuvre et qui raconte comment un manuscrit a été trouvé en Angleterre, en 1307, et a servi de base au texte qui suit, invitent à revoir la question et à ne pas décontextualiser ce récit, d'autant que le mythe arthurien, depuis son émergence avec Geoffroy de Monmouth et Wace, a souvent reçu une lecture politique^{vii} et qu'à décontextualiser les œuvres qui le représentent on risque fort de réduire leur portée. Certes, dès le Moyen Âge on a lu les récits arthuriens comme de purs amusements : Jean Bodel, vers 1200, opposait dans le prologue de sa chanson des *Saisnes*, les matières de France et de Rome, qui pouvaient apprendre quelque chose à leurs lecteurs, et les *contes de Bretagne, vains et plaisans*^{viii}. Il n'en demeure pas moins que la datation et la contextualisation de *Perceforest* méritent d'être reprises, d'autant que les récits arthuriens ne sont pas nombreux en cette fin de Moyen Âge : dans les lettres, la veine semble s'épuiser, alors même que les pratiques curiales attestent d'une véritable vogue^{ix}.

Si l'on en croit le prologue intégré au début du roman après une traduction partielle de l'*Historia Regum Britaniae* et une présentation rapide de la *Bretagne*, le roman aurait été écrit après le mariage du roi d'Angleterre, Edouard, et de la fille du roi de France *l'an de l'Incarnation*

de Nostre Seigneur mil .III.^c et .VII. le jour de la Purification de la benoite Vierge Marie (l. I, t. 1, p. 69-73) : le comte de Hainaut, qui se serait rendu en Angleterre à cette occasion, aurait découvert un manuscrit grec, *Les anciennes chroniques de la Grande Bretagne*, qu'il aurait fait traduire. A partir de ce prologue, divers éléments ont conduit à dater le roman de la première moitié du XIV^e siècle et à proposer une composition dans les années 1337-1344. Il s'agit des faits suivants :

- Le mariage du roi Edouard est daté de 1307 (1308 nouveau style, ce qui est conforme à la réalité historique) dans le prologue qui vient après les chapitres traduits, et qui raconte en quelque sorte l'invention du manuscrit ; il s'agirait d'Edouard II ;
- Le roman reprend des éléments présents dans les *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon, qui datent de 1313 ;
- Dans les *Annales Hanoniae* de Jacques de Guise, mort en 1390, se trouve l'histoire de la conquête de la Selve Carbonnière – le Hainaut – dans une version suffisamment rare et proche de *Perceforest* pour qu'on ait conclu que le roman avait influencé le chroniqueur hennuyer ;
- Après 1330, les liens d'amitié entre le Hainaut et l'Angleterre ont été renforcés, avec en particulier le mariage de Philippa de Hainaut et Edouard III ;
- Certaines pièces en vers présentent une formule strophique originale qui n'est développée qu'à partir de 1340 ;
- Le roman serait écrit à la gloire du comte Guillaume Ier de Hainaut, mort en 1337 et découvreur du manuscrit dans le prologue : l'expression du livre I (G . Roussineau, éd., l. I, t. 1, p. 69), *en son temps*, laisse supposer qu'il est mort ;
- L'ordre du Franc Palais, créé par Perceforest, aurait inspiré Edouard III lorsqu'il conçut l'avant-projet de l'Ordre de Saint-Georges, qui deviendra la Jarretière ; lors de la fête de la Table Ronde qu'il organisa à Windsor en janvier 1344, le roi a promis la construction d'un palais pour les chevaliers, dont la description, rapportée par le chroniqueur Thomas Walsingham à la fin du XV^e siècle dans son *Historia Anglicana*, rappelle celle du Franc Palais évoqué dans *Perceforest*.

Perceforest serait donc antérieur à 1344, et la fin de la rédaction serait légèrement postérieure à la mort de Guillaume Ier, en 1337^x. Ces indices concernent soit le prologue intégré dans le livre I à la suite de la traduction de l'*Historia Regum Britanniae*, soit l'intertextualité. Aucun cependant ne tente d'établir un parallèle entre les personnages fictifs du roman et la réalité, alors même que l'« enromancement » de la vie à la fin du Moyen Âge pouvait inviter à la fois les hommes à vivre, le temps d'une fête par exemple, en héros arthuriens, et la littérature, à se faire miroir du réel. Cette piste mériterait pourtant d'être explorée. Le personnage du Tor de Pedrac, qui est un proche du roi d'Angleterre Perceforest et à qui revient la conquête de la Selve Carbonnière, porte un nom qui surprend dans ce roman où l'onomastique est soit imaginaire, soit inspirée par la tradition arthurienne (forêt Darnant), soit liée à une aire géographique qui couvre approximativement ce qui est (sera) les Pays-Bas bourguignons^{xi}. Si *Tor* s'explique par la vigueur du personnage, *Pedrac* évoque le Sud-Ouest de la France, par ailleurs absent dans le roman. Or ce nom peut résonner en écho à celui du favori d'Edouard II, Piers (Pieres, Pierre) de Gavaston, d'origine gasconne, à la vitalité aussi remarquable que celle du personnage romanesque : *Pedrac*, pour ces amateurs d'étymologie à la Isidore de Séville que sont les médiévaux, évoque à la fois Pierre (la pierre, *Pedr-*) et l'Aquitaine. L'onomastique est essentielle pour comprendre *Perceforest* et son étude doit être mise à contribution pour établir la datation de l'œuvre, au risque de permanentes surinterprétations.

Cependant les manuscrits conservés datent tous du XV^e siècle : la série la plus ancienne, la seule qui soit complète, donnée par les manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal conservés à Paris sous les cotes 3483 à 3494, a été copiée par David Aubert, en 1459-1460^{xii}. La série conservée à la British Library est la grosse de la copie de David Aubert et a vraisemblablement

été acquise par Edouard IV vers 1470. La série BnF. fr. 346-347-348 a été copiée pour Louis de Bruges, seigneur de Gruthuyse, chambellan de Philippe le Bon, entre 1470-1475 si l'on en croit les filigranes. Les volumes BnF. fr. 106-109 ont été exécutés entre 1471 et 1477 pour Jacques d'Armagnac, proche des Bourguignons puisqu'il s'est allié au futur Charles le Téméraire, contre le roi de France, pendant la guerre du Bien Public^{xiii}. Cette concentration des manuscrits attire l'attention, d'autant qu'on peut remarquer que ces dates suivent la carrière de David Aubert, qui a été au service de Philippe le Bon, puis est devenu en 1475 *escripvain* de Marguerite d'York, épouse du Téméraire et sœur du roi d'Angleterre Edouard IV: après la copie de David Aubert, datée de 1459-1460, c'est autour de Marguerite d'York et de son frère qu'ont été produites les collections suivantes, postérieures d'au moins une dizaine d'années^{xiv}. On s'explique mal, même si l'histoire des manuscrits présente souvent des silences étonnants, pourquoi, dans l'hypothèse d'un *Perceforest* de 1337-1344, aucun témoin n'aurait été conservé avant 1459, alors même que l'ère géographique où tous les critiques situent *Perceforest* est riche, pendant ces années, en bibliophiles éclairés et puissants, à qui *Perceforest*, entre matière alexandrine des *Vœux du Paon* et matière arthurienne, aurait pu plaire.

La deuxième réserve tient à certains épisodes du roman qui correspondent plus au XVe siècle qu'au XIVe, en particulier le sabbat auquel le facétieux Zéphir conduit le chevalier Estonné dans le livre II (t. 1, p. 77-ss) : emporté par le *luiton*, un esprit, dans une vieille bâtisse isolée, de nuit, le héros voit un *maistre*, assisté d'un *appariteur*, recevoir des vieilles barbues et leur accorder des pouvoirs avant de les marquer au front ; le chevalier, sommé par l'esprit de dire qui l'a conduit en ces lieux, dénonce Zéphir le *luiton*, qui refuse de se présenter : le chevalier est condamné à choisir entre recevoir une *buffe* de chacune des vieilles ou les embrasser toutes. Ayant opté pour la deuxième possibilité, le héros, au moment où l'une des sorcières se présente à lui pour le frapper, la devance et la jette à terre : et toutes les autres de rire. Le *maistre* acquitte alors Estonné, et le sabbat se sépare. L'épisode était préparé en amont : au cours de sa chevauchée fantastique, le chevalier avait pu croiser un peu avant un autre vol de sorcières, qui, hurlant et *breant*, tenaient à la main des quenouilles et divers instruments de la vie quotidienne. Ce sabbat, comme je l'ai montré dans un article paru dans *Le Moyen Âge* en 1993, a toutes les caractéristiques des sabbats du XV^e siècle et serait anachronique dans un texte que l'on voudrait dater de la première moitié du XIV^e siècle^{xv}. En particulier l'imposition de la marque diabolique n'apparaît jamais avant le XV^e siècle^{xvi}. Par ailleurs la géographie du roman inviterait à rapprocher la scène de la vauderie d'Arras^{xvii}, qui éclata en 1459. Si Franck Mercier, dans son étude de cet événement tragique, pense que la copie de David Aubert (1459-1460) est trop proche du déclenchement de la vauderie pour que celle-ci soit la source de l'épisode^{xviii}, il me semble que les événements d'Arras, avant d'éclater, ont certainement été précédés par des rumeurs qui peuvent avoir inspiré l'auteur: le traitement comique du sabbat dans le roman irait bien avec une affaire qui n'a pas encore connu de développements trop graves, qui n'en est qu'à ses débuts, avant les condamnations qui suivront. Par ailleurs Jelle Koopmans note, dans son ouvrage *Le théâtre des exclus au Moyen Âge : hérétiques, sorcières et marginaux*, une « synchronicité déconcertante » entre certaines fictions historiques et les affaires de sorcellerie^{xix}. D'autres épisodes ayant de même dans *Perceforest* une coloration plus XV^e siècle que XIV^e siècle (je pense en particulier aux entrées royales et aux mises en scène théâtrales)^{xx}, et l'épisode du sabbat n'étant pas isolé dans le roman (ce n'est donc pas une interpolation) et pouvant être mis en relation avec d'autres représentations de l'hérésie (incarnées par exemple par Darnant et son lignage, dont certains membres sont condamnés à des bûchers qui pourraient fort bien avoir été inspirés par la réalité)^{xxi}, le problème n'était pas résolu avant que G. Roussineau n'émette, peu à peu, l'idée d'une réécriture. Dans les introductions aux éditions qu'il produit des volumes successifs du texte, troublé en particulier par la scène de sabbat et par la tradition manuscrite, il suppose en effet un texte datant des années 1337-1344, mais remanié au XV^e siècle. Dans l'édition qu'il a donnée en 1989 de la quatrième partie, il parle d'une hypothèse « risquée » (t. 1, p. XIX), mais « qui n'est pas dénuée de fondement », ce qu'il reprend dans son introduction à l'édition du livre II en 1999 lorsqu'il se penche sur la scène de sabbat (p. XXVI-ss) avant que son édition la plus récente, celle du livre I,

ne présente un bilan en ce sens (p. IX-ss). L'idée d'une réécriture en milieu bourguignon, dans l'orbite de Philippe le Bon, d'un récit plus ancien, permet de concilier les datations haute et basse de l'œuvre, mais n'explique pas le silence d'un siècle entre la composition et le plus ancien manuscrit. De plus, la part de la réécriture, la portée des modifications apportées, restent incertaines. Pourtant, d'un texte premier écrit au XIV^e siècle dans l'entourage du comte de Hainaut^{xxii}, à un récit repris dans l'orbite du duc de Bourgogne vers 1450, *Perceforest* aurait dû connaître des modifications. Par ailleurs, l'homogénéité de ce vaste ensemble (étrangement, malgré cette longueur exceptionnelle – c'est le plus long roman arthurien – aucun critique n'a émis l'idée d'une collaboration entre plusieurs auteurs), y compris si l'on prend en compte la traduction de l'*Historia Regum Britanniae* sur laquelle s'ouvre le récit, ainsi que la répartition régulière tout au long de l'œuvre des indices renvoyant au XV^e siècle, invalident l'hypothèse d'un récit qui aurait été continué et laissent supposer que s'il y a eu réécriture, celle-ci s'est effectuée en profondeur et a concerné l'ensemble du roman (et non certains passages ou personnages), ce qui suggère que s'il y a eu remaniement, l'écart entre la source et le texte conservé est tel qu'il est difficile de considérer qu'il s'agit de la même œuvre : le *Perceforest* du XIV^e siècle et celui du XV^e siècle sont certainement si différents (à supposer que celui du XIV^e siècle ait vraiment existé) qu'ils ne devraient pas être identifiés par le même titre, tout comme l'on distingue le *Roman du Graal* de Robert de Boron et *La Queste du Graal* du cycle de la Vulgate. Mes recherches personnelles, depuis que j'ai commencé ma thèse en 1987 sur le merveilleux dans les romans arthuriens des XIII^e et XIV^e siècles, m'ont peu à peu convaincue que *Perceforest* non seulement n'était pas du XIV^e siècle, mais n'était pas non plus un remaniement du XV^e siècle : selon moi ce roman a été directement composé au XV^e siècle.

Cette hypothèse pose des problèmes, que je me suis attachée à résoudre. Qu'il s'agisse de la tradition manuscrite, de l'insertion des pièces en vers, de la référence à Jacques de Guise, aucune preuve d'une datation précoce n'est irréfutable^{xxiii}. En particulier l'idée selon laquelle le récit de la conquête de la Selve Carbonnière par Le Tor pour Liriopé est tiré par Jacques de Guise de *Perceforest* n'a rien de définitif : il est largement, si ce n'est plus logique, de penser que l'auteur de *Perceforest* a emprunté cet épisode au chroniqueur Jacques de Guise, comme l'ont fait aussi Jean Mansel dans sa *Fleur des Histoires* autour de 1450, ou Jean Wauquelin dans ses *Faits et Conquestes d'Alexandre le Grand* datés de 1448^{xxiv}. Dans les années 1450, la Bourgogne de Philippe le Bon apprécie de s'inventer un passé glorieux et le récit de Jacques de Guise qui raconte comment le Hainaut a été conquis par Alexandre le Grand est très connu et semble particulièrement apprécié : il n'est pas étonnant que l'auteur de *Perceforest* l'ait repris lui aussi, en même temps qu'il empruntait les personnages associés à cette conquête, *Le Tor* (le *Taurus* de Jacques de Guise), *Estonné* (son *Athonitus*) et Liriopé, ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'on trouve d'autres indices suggérant que l'auteur de *Perceforest* connaissait l'œuvre de Jacques de Guise : je pense entre autres à la figure d'Ursa, la première reine des Belges de Jacques de Guise, qui a pu inspirer à l'auteur de *Perceforest* à la fois la dynastie des Ourseau et la place importante qu'il accorde à l'ours, par exemple lorsqu'Estonné, l'un des conquérants de la Selve et donc un des pères fondateurs de la Belgique, est métamorphosé en ours par la Reine Fée^{xxv}.

De même, le prologue qui est supposé raconter comment le comte de Hainaut a trouvé en 1307 le manuscrit qui aurait servi de source au roman, n'est pas un indice qu'il faut prendre au premier degré. On connaît la mode des prologues fictifs dans les romans médiévaux, qui inventent des sources fantaisistes, trouvées dans l'*aumaire monseigneur saint Pierre*, pour faire sérieux, et qui se dotent d'auteurs et de dédicataires tout aussi peu crédibles : pensons à Gautier Map, présenté comme auteur d'une *Mort le roi Artu* qui aurait été écrite pour le roi Henri (II), ce qui n'est qu'une « supercherie » comme le note bien Jean Frappier, car Henri II, pour qui travaillait Map, est mort en 1209, bien avant la composition de ce roman qui appartient au cycle en prose du Lancelot Graal et qui donc est nécessairement postérieur^{xxvi}. L'auteur de *Perceforest* a fort bien pu antidater son roman, comme l'auteur de la *Mort le Roi Artu*, lui donnant ainsi une patine qui

contribuait à l'authentifier et à le cautionner. Par ailleurs, le scénario complexe qu'il invente autour du manuscrit, outre qu'il assure la fiction en lui inventant une source écrite, peut fort bien être transposé dans le paysage politique bourguignon des années 1450-1460^{xxvii}.

Il me paraît donc qu'on ne peut pas considérer comme définitive la datation des années 1337-1344, et qu'il faut au moins émettre l'hypothèse d'un remaniement au XV^e siècle. Plus encore, même s'il a existé un état plus ancien (la version supposée du XIV^e siècle, ou des trames, comme l'attestent par exemple les ébauches de roman écrites au XIII^e siècle par Baudouin Butor qui présentent des similitudes avec certains épisodes de *Perceforest* et qui en particulier introduisent Roussecouane, qui doit être considéré comme un prototype du *luiton* Zéphir^{xxviii}), je pense que le *Perceforest* que nous avons conservé est une création originale du XV^e siècle : sinon pourquoi n'avons-nous pas de trace de la version intermédiaire ? Pourquoi toutes les allusions à *Perceforest* que je pourchasse depuis vingt-cinq ans sont-elles postérieures à 1450 (songeons en particulier aux manuscrits tardifs de *Guiron le Courtois*, au manuscrit BnF. fr. 112, au *Boke of the Ordre of Chyvalry* de Caxton) ? Par ailleurs, un *Perceforest* des années 1450 permet de comprendre certains jeux intertextuels : j'ai en effet pu mettre en évidence l'influence de la *Mélusine* de Jean d'Arras, datée de 1392-1393, et postérieure donc à 1344^{xxix}. J'ai aussi pu signaler des rapprochements avec l'œuvre d'Antoine de la Sale et celle de Martin le Franc^{xxx}. *Perceforest* serait une œuvre des années 1450, et il n'est pas impossible, étant donné la carrière de David Aubert, que celui-ci soit l'auteur : un auteur qui aurait travaillé à compiler des sources diverses, dans une œuvre de longue haleine qu'il aurait entamée des années plus tôt, et qui l'inscrirait dans une relation de rivalité avec Jean Wauquelin, à qui il succède auprès de Philippe le Bon comme *escripvain*, sans pour autant réussir à devenir, comme son prédécesseur, valet de chambre du duc^{xxxi}. Dans cette perspective, *Perceforest* pourrait se lire comme une œuvre à la gloire de Philippe le Bon. Au pire, si mes hypothèses sont fausses quant à la datation du roman, les copies réalisées en milieu bourguignon attesteraient d'une réception à la gloire du Grand Duc d'Occident : *Perceforest*, même si l'on suppose, ce que je ne crois pas, qu'il a été écrit au XIV^e siècle pour Guillaume de Hainaut, a pu être copié (voire remanié) et lu plus de cent ans plus tard comme une œuvre à la gloire des territoires de Philippe le Bon. C'est cette piste que je vais creuser, car la dimension politique de ce texte me paraît essentielle, alors même qu'*a priori* ces histoires de *luitons*, de fées et de mauvais esprits pourraient ne relever que de la fable distrayante, de ces « fables à quoi l'enfance s'amuse », comme le disait Montaigne. Je verrai d'abord en quoi l'espace et certaines représentations renvoient à la Bourgogne avant de mettre en évidence comment le roman repose sur une conception originale de l'Histoire.

Voyons d'abord dans quelle mesure l'espace de *Perceforest* est bourguignon. Ce récit se caractérise par une géographie originale, qui n'était pas imposée par les modèles, arthuriens ou alexandrins. En effet, après qu'Alexandre le Grand a conquis la Grande-Bretagne, il envoie deux de ses chevaliers, Le Tor et Estonné, prendre possession pour la demoiselle Liriopé de la Selve Carbonnière, en Hainaut, ce qui permet une délocalisation à la fois du monde alexandrin et du monde breton vers les territoires bourguignons. Tous les critiques, depuis Jeanne Lods, ont relevé les nombreuses références à l'Escaut, la Scarpe, voire la Zélande, la Hollande. Ces indices ont en général servi à localiser l'auteur dans le Hainaut. Il faut cependant aller plus loin. En effet, à côté de ces références transparentes, d'autres, plus cachées, peuvent être décelées : c'est d'ailleurs la présence évidente et indiscutable d'une onomastique qu'on pourrait qualifier de bourguignonne qui autorise à creuser des indices qui, eux, ne sont pas explicites.

A côté de la Selve Carbonnière, dont le nom *Silva Carbonaria* remonte à l'époque romaine et que l'on trouve encore dans des chroniques comme celle de Jacques de Guise au XV^e siècle, et qui se situe dans le Hainaut, même si ses limites ne sont pas toujours très claires^{xxxii}, *Perceforest* mentionne *Brane* (qu'on peut identifier avec Braine-le-Comte)^{xxxiii}, Liège, l'Escaut... Il ne s'agit pas seulement d'ancrage géographique à effet de réel : le nom propre est chargé d'histoire et l'auteur joue sur des étymologies fantaisistes mais très significatives, sur le modèle d'Isidore de

Séville. L'onomastique est à la fois poétique et historique. Les cas les plus simples associent un seigneur fondateur à un lieu : *Leggius* est le fondateur de Liège ; le géant *Hollant* donne son nom à la Hollande^{xxxiv}. Parfois l'auteur joue avec le nom : ainsi *Brane*, mis en relation avec le *luiton* Zéphir, qui apparaît pour la première fois près de cette cité, porte un nom où s'entendent à la fois le *bran*, la boue, qui est l'élément de prédilection de ce *luiton*, et *Branius*, le seigneur local^{xxxv}. L'auteur n'hésite pas à superposer plusieurs suggestions étymologiques, non qu'il cherche à brouiller les pistes, non qu'il faille considérer que ces indications contradictoires invalident la lecture étymologique, mais parce que pour l'auteur plusieurs histoires se sont suivies sur la longue durée et ont apporté leur contribution à l'élaboration des noms. Tournai est ainsi rattachée, implicitement, au Tor, qui est le chef de la première expédition à parvenir à *Nerve*, ancien nom de Tournai (*Tor/Tornai* l. IV, t. 1, p. 405-ss) ; c'est aussi le lieu où sont inventées les joutes nerveuses, les *tornais* (tournois), dans le livre IV. Cette cité, dont le nom n'est donné explicitement que par une rubrique du manuscrit de l'Arsenal, fait partie de l'orbite bourguignonne : Jean Chevrot, évêque de Tournai, est chef officiel du conseil de Philippe le Bon. De la même façon, j'ai pu rapprocher le personnage du Bossu de Suave de Boussu, cité du Borinage dans le Hainaut. Il reste beaucoup à étudier sur les noms propres dans *Perceforest* mais il est certain que l'onomastique est un aspect essentiel dans la construction idéologique de ce roman, où par exemple le toponyme Lis, hérité de la tradition arthurienne depuis que Chrétien de Troyes a parlé de Melian de Lis dans le *Conte du Graal*, me semble réactivé implicitement par un renvoi à la Lys bourguignonne. Par ailleurs on constate un intérêt marqué pour les zones d'influence récente ou problématique, comme Liège ou Tournai : la toponymie romanesque affirme et consolide l'unité d'un territoire qui, sous Philippe le Bon, tend à s'ériger en nation.

Par ailleurs, à côté de ces toponymes plus ou moins transparents, c'est tout un paysage bourguignon qui est évoqué : de la marée qui avance à vive allure sur une terre toute plate dans l'épisode où Troÿlus arrive au royaume du roi Zélant (l. III, t. 3, p. 59-60), aux nombreux marais, dont la boue est sans cesse évoquée. *Perceforest* est certainement le roman médiéval où il est le plus question de boue, en particulier autour de Zéphir le *luiton*, esprit des eaux comme le suggère l'étymologie du mot *luiton* telle que la supposaient les clercs médiévaux qui rattachaient ce terme à Neptune^{xxxvi}. Le *luiton* est amateur de boue (dans *luiton* n'entend-on pas aussi le latin *lutum* / boue ?), c'est un farceur aimant *conchier* les hommes et les rouler dans la boue. C'est donc un paysage et une onomastique originaux qui sont mis en place et qui n'ont rien de commun avec l'univers habituel des romans arthuriens et des récits centrés sur Alexandre le Grand.

A côté de cet espace qui coïncide avec le monde bourguignon de Philippe le Bon, le roman présente aussi des scènes qui semblent inspirées par les pratiques curiales de l'époque, ce qui s'inscrit dans un jeu de préfigurations, le monde ancien annonçant les fastes modernes. Je ne développerai pas, mais l'auteur retrace dans son roman un processus de civilisation qui aboutit aux somptueuses pratiques de son temps. Il raconte l'invention des tournois et de la courtoisie qui respecte les femmes. Parallèlement il narre comment la Grande-Bretagne et la Selve sont passées à la fois d'un paganisme romain (la déesse Vénus se manifeste, il est question du culte rendu à Diane) et d'un ensemble de croyances de type folklorique (il met en scène des fées et des *luitons*), au culte monothéiste du Dieu Souverain, puis au christianisme dans le dernier livre, quand le récit rejoint les temps du Graal. Cette civilisation raffinée, curiale, chrétienne, qui se met en place progressivement est celle du monde bourguignon. En particulier l'entrée royale qui marque le retour du roi Perceforest, tout comme les banquets et leurs somptueux entremets qui ont lieu lors des couronnements de Betis (l. I, t. 1, §138-ss) et de Gadifer (l. I, t. 2, §898), peuvent être rapprochés des manifestations bourguignonnes^{xxxvii}. Certes la Bourgogne de Philippe le Bon n'a pas l'exclusive de ces fastes, mais un certain nombre de détails, sans être définitifs, évoquent plus particulièrement le Banquet du Faisan à Lille en 1454 et l'un de ses entremets à thématique cynégétique^{xxxviii}.

Le lecteur à l'époque de Philippe le Bon, si ce n'est le grand duc d'Occident lui-même, pouvait trouver à cette extension de la géographie alexandrine et arthurienne vers l'espace bourguignon du

Nord une dimension politique, reposant sur une *translatio imperii*^{xxxix} originale, qui contribue à glorifier Philippe le Bon et à légitimer ses ambitions. En effet, avec l'envoi du Tor et d'Estonné par Alexandre dans la Selve Carbonnière, la *translatio imperii* prend une nouvelle orientation et l'auteur propose une relecture originale du motif des origines troyennes qui fut largement utilisé à des fins politiques pendant le Moyen Âge tardif. Les rois de France, les Vénitiens, les Normands, les Anglais, pouvaient se glorifier d'une origine troyenne. Pour les ducs de Bourgogne, même s'il existait des traditions particulières concernant telle ou telle partie de l'espace bourguignon, l'unité territoriale étant problématique, et qui plus est de constitution récente, il était difficile de prétendre tout de go à une origine troyenne. L'auteur de *Perceforest*, comme Jean Mansel à la même époque, s'est saisi de la suggestion des *Annales Hanoniae* de Jacques de Guise pour rattacher la Selve Carbonnière à Alexandre : la délégation de pouvoir proposée par le Macédonien au Tor et à Liriopé insère les territoires bourguignons dans une *translatio* originale, qui inverse le mouvement habituel d'est en ouest et enchaîne la conquête de l'Angleterre par Alexandre et celle de la Selve Carbonnière par Le Tor^{xl}. Par ailleurs, sans nier l'implantation de Troyens en Angleterre, ce qui aurait été à l'encontre d'une tradition trop bien ancrée, l'auteur habilement réduit ceux-ci à quelques figures, marquantes certes, mais secondaires : les Troyens sont surtout les ancêtres de Pergamon ou Dardanon, âgés et sages, et plus que la *translatio imperii*, c'est la *translatio studii* qui leur est concédée. Dans le livre II, on découvre une Ecosse peuplée de sauvages, qu'il s'agira de faire revenir à la civilisation: ce sont d'anciens Troyens^{xli}. Le lignage de Darnant, l'enchanteur félon, est aussi d'origine troyenne (l. I, §144) puisqu'il est apparenté au roi Pir, le dernier roi de Grande-Bretagne à descendre de Brut. Il fallait réserver une place aux Troyens : ce n'est pas la meilleure. Les Grecs d'Alexandre, du fait du détournement du périple macédonien vers la Bretagne que proposait le Cycle du Paon, ont pris le dessus, les derniers seigneurs d'origine troyenne ayant laissé le pays sans roi et ayant proposé le trône au Conquérant. Certaines réminiscences de l'*Eneide* (dans la scène qui raconte l'arrivée d'Alexandre en Bretagne l. I, t. 1, p. 83-ss), des allusions indirectes à la guerre de Troie, rappellent discrètement la victoire des Grecs sur les Troyens et appuient efficacement la substitution des Grecs macédoniens aux descendants d'Enée. Les deux chevaliers qu'Alexandre envoie dans la Selve Carbonnière, Le Tor et Estonné, conquièrent cette forêt sur des Troyens installés depuis longtemps et rebelles. Ainsi la *translatio imperii*, parvenue de Grèce en Angleterre, se ramifie quand Alexandre, avant de reprendre la mer pour l'Orient, donne l'Angleterre à Perceforest et l'Ecosse à Gadifer : une branche en Angleterre, une en Ecosse, une autre dans la Selve Carbonnière, et la *translatio* se trouve dédoublée entre le continent et les terres arthuriennes insulaires, avec des espaces qui sont construits en miroir, la forêt de Darnant en *Bretagne* ayant pour pendant la Selve Carbonnière, et l'auteur mettant en place d'étranges glissements onomastiques pour que le lecteur passe la Manche, sans que les personnages ne bougent^{xlii}: ainsi l'épisode qui invente une origine aux dragons de la tour de Vertigier se déroule en Grande-Bretagne, mais l'on passe insensiblement de la boue où dorment les deux monstres aux marécages bourguignons, et de l'*Hombre, Humber, Ombre* insulaire à la *Sombre/ Sambre* continentale^{xliii}. L'auteur de *Perceforest* dessine donc une *translatio originale* qui cependant participe du même schéma que les nombreux mythes fondateurs qui circulent à l'époque : la Bourgogne, héritant des Grecs, se trouve exaltée.

Dans le même mouvement, l'espace bourguignon, dans sa permanence des temps d'Alexandre à l'époque contemporaine, est présenté, parallèlement à l'Angleterre et à l'Ecosse, à la fois comme origine et héritier du monde arthurien. Tantôt l'auteur rattache explicitement ses personnages à la tradition arthurienne dans des prolepses généalogiques (ainsi lorsqu'il explique qu'Estonné est l'ancêtre d'Iseult et de Merlin, mais aussi de Ninieme^{xliv}), dans des inventions étiologiques (en relation avec des fondations ou lorsqu'il raconte l'origine de l'étang d'Hélain le Gros de l'*Estoire del Saint Graal*) ou dans des préfigurations narratives. Ce traitement de la matière arthurienne témoigne à la fois du prestige de celle-ci et du désir d'associer la gloire bourguignonne à celle de l'Angleterre, en cette fin de guerre de Cent Ans, même si les relations entre les deux pays ne sont pas toujours très simples. Plus encore, ce fonds arthurien est marqué par une relecture originale. En effet l'auteur de *Perceforest* s'efforce tout au long de son œuvre de

gommer les aspérités de la légende arthurienne (tout comme d'ailleurs ses reprises mélusiniennes polissent l'histoire de la fée poitevine). Arthur est né des manipulations magiques suscitées par Merlin, un fils du diable. Dans *Perceforest* point de place pour les incubes comme le père de Merlin. Dans le *Merlin* de Robert de Boron la conception du devin est racontée, tout comme celle du futur roi des Bretons : les origines arthuriennes sont marquées par l'adultère possible d'Ygerne et les amours coupables de la mère de Merlin ; Arthur et Merlin ont en partage de n'être pas nés normalement d'un père et d'une mère humains. Dans *Perceforest* l'auteur pose le problème des unions entre esprit et mortel : pour lui, les incubes, ces esprits diaboliques supposés s'unir aux femmes comme la mère de Merlin, n'engendrent pas. Zéphir le *luiton* aurait tout pour être un incube : c'est un ange déchu (le père de Merlin est un diable), un esprit qui peut s'incarner et qui est intéressé par la sexualité : mais il ne s'unit pas aux femmes, il se contente de favoriser les rencontres et les nuits d'amours^{xlv}. Rejetant l'incubat qui unit les esprits et les humaines, l'auteur met aussi à l'écart les succubes, ces femmes surnaturelles qui s'unissent à des humains, dans la mesure où les femmes qui ont la réputation d'être des fées ne sont chez lui que des mortelles, procréant tout à fait normalement^{xlvi}. Lorsque des créatures surnaturelles comme Vénus sont promises à des hommes, il ne s'agit en fait que de supercherie organisée par des jeunes filles voulant profiter de la réputation amoureuse de la déesse afin de trouver un bon mari (et surtout de sélectionner un géniteur de qualité pour leur descendance)^{xlvii}. Dans *Perceforest* point de naissance surnaturelle : point de fils du diable. La légende arthurienne se trouve épurée. On discute beaucoup au XVe siècle du sabbat, des possibilités que les humains ont de s'unir au démon : l'auteur, comme d'autres lettrés qui ont séjourné auprès de Philippe le Bon, et en particulier Martin le Franc^{xlviii}, ne croit pas que lors des sabbats les femmes s'unissent au diable. Ce scepticisme, qui poussera d'ailleurs le duc à demander une information supplémentaire dans l'affaire d'Arras, explique finalement que la légende arthurienne soit complètement revisitée dans *Perceforest*. Loin de chercher à inventer un ancêtre surnaturel (sur le modèle des Plantagenêts, des Mérovingiens ou des Lusignan), l'auteur insiste sur la vigueur amoureuse de ses héros : après que l'Angleterre a été ravagée par les Romains, Passelion, en digne fils du vigoureux Estonné, va de femme en femme, conduit par Zéphir qui l'emporte dans les airs, et il contribue ainsi à repeupler le pays et à reconstruire la chevalerie, sans qu'il y ait besoin de géniteurs surnaturels. Peut-être peut-on reconnaître dans ce personnage doté d'une étonnante vigueur sexuelle et dans cette primauté accordée aux procréations humaines, l'écho des prouesses de Philippe le Bon, qui à défaut d'avoir plusieurs héritiers légitimes, eut de nombreux bâtards, qu'il plaça volontiers à des postes stratégiques^{xlix}.

Cette appropriation de la légende arthurienne et des origines troyennes nourrit de plus la rivalité avec la France, rivalité apaisée mais toujours sensible depuis la fin de la guerre de Cent Ans. C'est ainsi que l'auteur détourne saint Michel à travers Zéphir, qu'il s'approprie le Mont Saint-Michel ou qu'il fait de *Brane*, la ville de la boue, un double de Lutèce, dont le nom était traditionnellement rapproché du latin *lutum*, par référence au caractère marécageux du site¹. *Perceforest* cherche à doter ce que l'on a appelé l'empire bourguignon d'un passé mythique capable à la fois de célébrer Philippe le Bon et de participer à la construction idéologique de ce pays neuf, constitué de territoires divers, entre France et Angleterre.

Quelles qu'aient été les ambitions de Philippe le Bon, il semble que l'intérêt bourguignon pour la littérature chevaleresque, entre autres arthurienne, a pour le moins répondu à un désir de constitution d'un terreau national^{li}. Certes les visées de Philippe ne sont pas définitivement établies^{lii}. Pour Henri Pirenne, il se pose en souverain indépendant face à la monarchie française ; pour Anne-Marie et Pierre Bonenfant, si le projet d'érection des états bourguignons en royaume proposé en 1447 par Gaspard Schlick, chancelier de l'Empire, a pu séduire Philippe le Bon, celui-ci n'en est pas l'instigateur et ce projet est resté au second plan des préoccupations ducales^{liii} ; pour Johan Huizinga, le duc n'a pas eu de volonté d'ériger ses terres en royaume indépendant, il était et restait français, ce qui n'était pas incompatible avec la volonté d'agrandir en permanence son domaine^{liv}. Richard Vaugan quant à lui réduit l'originalité de la politique de Philippe le Bon et le situe dans la continuité de ses prédécesseurs, confrontés aux tensions flamandes. Même s'il

paraît risqué de systématiser, comme le rappelle Philippe Contamine^{lv}, dans la mesure où la politique et la diplomatie bourguignonnes se sont faites au coup par coup, de façon générale Philippe le Bon a favorisé l'idée d'un territoire bourguignon, inscrit entre France et terre d'Empire, qu'il a cherché à agrandir, à consolider, et à la gloire duquel il a travaillé, soutenu dans cet effort par tout un courant historiographique. Or au Moyen Âge la *translatio imperii* sert de fondement aux représentations du pouvoir: *Perceforest*, de l'Antiquité des Troyens et d'Alexandre, à Arthur et aux Bourguignons, met en place une *translatio imperii* originale, sur le mode de l'allusion qui est la voie privilégiée de son écriture (pour le plus grand malaise de son critique moderne qui hésite souvent sur la valeur des suggestions qui lui viennent à l'esprit lors de la lecture), au service du grand duc d'Occident.

Il est donc essentiel de dater *Perceforest*. Cette affirmation peut sembler un truisme, mais pendant une vingtaine d'années ce roman a été étudié sans que son arrière-plan idéologique ait été pris en compte : sa matière est suffisamment vaste pour que des recherches internes sur les thèmes, les épisodes, la structure, puissent être menées. C'est ce que, parmi bien d'autres, j'ai fait, annexant dans ma thèse sans problème apparent ce roman à un corpus d'œuvres des XIII^e et XIV^e siècles. L'importance des jeux de réécritures, en particulier mais pas exclusivement arthuriennes, permettait des études indifférenciées, dans la mesure où les reprises les plus évidentes concernent Chrétien de Troyes et le cycle du Lancelot Graal. Mais à sous-estimer les rapports de ce texte avec l'actualité, à n'y voir qu'une chronique passéiste et fabuleuse, il me semble que l'on passe à côté d'un certain nombre de caractéristiques : *Perceforest* est une œuvre politique dans la mesure où elle cherche à établir la cohérence d'un ensemble géographique qui se rêve empire et se construit comme nation, et ce à partir d'une représentation historique et d'une invention quasi mythologique, en détournant et s'appropriant les mythes fondateurs des nations rivales. Cette dimension de construction mythologique, avec ces fées et ce *luiton*, me paraît essentielle: les *luitons* sont encore très présents dans les toponymes belges, et je ne serais pas étonnée que l'auteur ait travaillé à partir de croyances dont il sentait bien qu'elles constituaient un folklore local (voire national ?)^{lvi}. Si le Téméraire n'avait pas perdu à Nancy, l'auteur aurait peut-être pu prétendre devenir le Rabelais des Pays-Bas, car de même que Rabelais a haussé au rang d'œuvre littéraire patrimoniale un substrat folklorique enraciné dans le terroir, de même l'auteur de *Perceforest* a tenté de faire du *luiton* un génie tutélaire, résidant volontiers aux sources de l'Escaut. Cette communauté d'esprit entre les deux auteurs n'a d'ailleurs peut-être pas échappé à Rabelais, qui s'inspire à plusieurs reprises de *Perceforest*^{lvii}, qu'il nomme explicitement dans l'épisode de la descente aux Enfers d'Epistémon^{lviii}.

ⁱ *Perceforest* est un volumineux roman en six livres. Les quatre premiers ont été édités par Gilles Roussineau, *Perceforest*, première partie, t. 1 et 2, Genève : Droz, 2007 (Textes Littéraires Français, 592) ; *Perceforest*, deuxième partie, t. 1, Genève : Droz, 1999 (Textes Littéraires Français, 506) et t. 2, Genève, Droz, 2001 (Textes Littéraires Français, 540) ; *Perceforest*, troisième partie, t. 1, Genève : Droz, 1988 (Textes Littéraires Français, 365), t. 2, Genève : Droz, 1991 (Textes Littéraires Français, 409), *Perceforest*, quatrième partie, t. 1 et t. 2, Genève : Droz, 1987 (Textes Littéraires Français, 343). Le début du livre I est aussi édité par Jane Taylor, *Le roman de Perceforest*, Genève : Droz, 1979 (Textes Littéraires Français, 279). Les livres V et VI, inédits, sont lus dans les manuscrits BnF. fr. 348 de la Bibliothèque Nationale de Paris (livre V ; ce manuscrit fait partie de la série éditée par G. Roussineau) et Arsenal fr. 3493-3494 (l. VI ; il s'agit du seul témoin conservé).

ⁱⁱ On trouvera des développements sur ces figures dans Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons*, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002 (Traditions et croyances).

ⁱⁱⁱ Comme le notait Jeanne Lods, qui la première a consacré une monographie à ce roman : *Le roman de Perceforest. Origines. Composition. Caractères. Valeur et influence*, Genève-Lille : Droz (Société de Publications romanes et françaises, XXXII), pp. 285-ss. Voir aussi Jane Taylor, éd., *op. cit.*, introduction, p. 24.

^{iv} Je reprends en les résumant les conclusions de mon ouvrage *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, à paraître : Droz, 2010 (Publications romanes et françaises).

^v C'est par exemple le cas de mon travail «*Perceforest et ses miroirs aux alouettes*», dans *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, textes réunis par Fabienne Pomel, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003 (Interférences), pp. 191-214.

^{vi} On lira le texte de ce prologue et son étude dans Michelle Szkilnik, « David Aubert chroniqueur. Le prologue du *Perceforest* dans la compilation de l'Arsenal », *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, textes réunis par Emmanuèle Baumgartner, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002 (Centre d'Etudes du Moyen Âge), pp. 201-221.

^{vii} Voir les mises au point de Martin Aurell, *La légende du roi Arthur*, Paris : Perrin, 2007, d'Alban Gautier, *Arthur*, Paris : Ellipses, 2007 et d'Amaury Chauou, *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XIIe-XIIIe siècles)*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2001.

^{viii} Edition Annette Brasseur, Genève : Droz (Textes Littéraires Français, 369), t. 1, p. 2, vv. 9-11.

^{ix} Voir Michel Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leiden : Brill, 1988 (Brill's Studies in Intellectual History, 9) et Michel Pastoureau, « L' 'enromancement' du nom. Etude sur la diffusion des noms de héros arthuriens à la fin du Moyen Âge », *Couleurs, images et symboles. Etudes d'histoire et d'anthropologie*, Paris : Le Léopard d'Or, s.d. (1989), pp. 111-124, « Jouer aux chevaliers de la Table Ronde à la fin du Moyen Âge », *Le goût du lecteur à la fin du Moyen Âge*, études réunies par Danielle Bohler, Paris : Le Léopard d'Or, 2006, pp. 65-81 et « La diffusion de la légende arthurienne : les témoignages non littéraires », *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, t. 36, 1984, pp. 322-323.

^x Voir Gilles Roussineau, éd. cit., *Quatrième partie*, pp. IX-ss pour une première étude, et *Première partie*, t. 1, introduction, pp. IX-ss pour des compléments. Voir aussi Jeanne Taylor, éd. cit., pp. 23-ss.

^{xi} Voir mon livre cité note 2.

^{xii} Voir Gilles Roussineau, « David Aubert, copiste du roman de *Perceforest* », *Les manuscrits de David Aubert "escripvain" bourguignon*, D. Quéruel, éd., Paris : Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 1999, pp. 35-51.

^{xiii} Voir Gilles Roussineau, *Perceforest, quatrième partie*, t. 1, introduction, pp. XXI-ss.

^{xiv} Sur ce point, voir mon livre *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*. Sur David Aubert, voir *Les manuscrits de David Aubert "escripvain" bourguignon, op. cit.*, Pierre Cockshaw, « La famille du copiste David Aubert », *Scriptorium*, t. 12, 1968, pp. 279-287 et « A propos de l'origine de la famille Aubert », *Scriptorium*, t. 33, 1979, p. 275, ainsi que Richard Straub, « Contribution à l'étude de l'activité littéraire de David Aubert. Les manuscrits », *Romanica vulgaria. Quaderni studi provenzali e francesi*, t. 10-11, 1986-1987, pp. 233-268 ; *David Aubert, écrivain et clerc*, Amsterdam, Rodopi, 1995 et « L'activité littéraire de David Aubert », *Le moyen français : philologie et linguistique, Approches du texte et du discours. Actes du VIIIe Colloque international sur le moyen français. Nancy, 5-6-7 septembre 1994*, Bernard Combettes & Simone Monsonégo, éd., Paris : Didier Érudition, 1997, pp. 143-150.

^{xv} « Le sabbat des vieilles barbues dans *Perceforest* », *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, pp. 471-504.

^{xvi} Voir François Delpech, « La marque des sorcières : logique(s) de la stigmatisation diabolique », *Le sabbat des sorciers, XVe-XVIIIe siècles*, sous la direction de Nicole Jacques-Chaquin & Maxime Préaud, Paris, 1993, pp. 347-368.

^{xvii} Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, chapitre « *Perceforest et la sorcellerie* ».

^{xviii} Franck Mercier, *La vauderie d'Arras. Une chasse aux sorcières à l'Automne du Moyen Âge*, Rennes : Presses Universitaires, 2006, p. 68. Franck Mercier reprend une des hypothèses que je présentais dans l'article du *Moyen Age*, selon laquelle l'influence n'était pas certaine, dans la mesure où la tradition pouvait offrir de quoi constituer cette description. L'on voit, à mes hésitations et aux revirements des uns et des autres, que la question est délicate, mais passionnante. Gilles Roussineau, dans son édition de 1999 du livre II (t. 1, p. XXVIII, note 59) concluait : « il n'est pas impossible que la vauderie d'Arras, en 1459-1460 [...] ait pu inspirer cet épisode » : en 2007, éditant le livre I, il notait à l'inverse (introduction p. XXXIII) : « Il n'est toutefois guère envisageable que la vauderie d'Arras, en 1459-1460, ait pu inspirer le récit du sabbat », appuyant cette impossibilité sur la date de la vauderie et celle du plus ancien manuscrit conservé.

^{xix} Paris, Imago, 1997. Nous oserons parler d'une actualité brûlante transposée dans le roman. Les sorcières et Estonné échangent des buffes lors du sabbat romanesque : peut-on entendre dans ce détail un écho du nom buffones donné aux hérétiques d'Arras (voir J. Koopmans, *op. cit.*, p. 69) ?

^{xx} Voir « *Perceforest* ou quand les diables font du théâtre dans un roman », *Mélanges Michel Rousse*, à paraître aux Presses Universitaires de Rennes (Interférences), sous la direction de Denis Hüe & Marie Bouhaïk-Girones.

^{xxi} Voir mon chapitre « *Perceforest et la sorcellerie* » art. cit., note 17.

^{xxii} C'est l'hypothèse de Janet van der Meulen, en particulier dans « Simon de Lille et sa commande du *Parfait du paon*. Pour en finir avec le *Roman de Perceforest* », *Patrons, Authors and Workshops: Books and Book*

Production in Paris around 1400, Godfried Croenen & Peter Ainsworth, éd., Louvain, Paris, Dudley : Peeters, 2006, pp. 223-238.

^{xxiii} Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, chapitre « Dater *Perceforest* ».

^{xxiv} Dans le manuscrit BnF. fr. 6361 de la *Fleur des Histoires* de Jean Mansel (f. 461-ss ; voir Jane Taylor, éd. cit., p. 27) et dans *Les Faicts et les conquestes d'Alexandre le Grand*, S. Hériché-Pradeau, éd., Genève : Droz, 2000, p. 329.

^{xxv} Voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, op. cit., pp. 284-ss. La large place qu'occupe l'ours dans *Perceforest* s'explique à la fois par Ursa et par la volonté d'inventer une préhistoire au monde arthurien, qui associe Arthur à l'ours, en particulier dans ce texte fondateur qu'est l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth : voir Michel Pastoureau, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Paris : Seuil, 2007 (La librairie du XXI^e siècle), pp. 75-81.

^{xxvi} *La mort le roi Artu*, Jean Frappier, éd., Genève : Droz, 1964 (Textes Littéraires Français 58), p. VIII.

^{xxvii} Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, op. cit., chapitre « Relire le prologue fictif ».

^{xxviii} Voir « The four rough drafts of Baudouins Butors », Lewis Thorpe, éd., *Nottingham Medieval Studies*, t. 12, 1968, p. 3-20; t. 13, 1969, p. 49-64; t. 14, 1970, p. 41-63 et « Le roman de *Pandragus et Libanor* par Baudouin Butor », Louis-Fernand Flutre, éd., *Romania*, t. 94, 1973, pp. 57-90.

^{xxix} « Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée », à paraître dans *Autour de Mélusine. Écriture et réécriture du merveilleux féerique du Moyen Âge à nos jours, actes du colloque de Poitiers, 13-15 juin 2008*, Matthew Morris, Jean-Jacques Vincensini & Claudio Galderisi, éd., Paris : Garnier (Recherches médiévales).

^{xxx} Voir mon livre cit., *Perceforest et Zéphir*, chapitres « Jeux intertextuels dans *Perceforest* : l'exemple de Mélusine » et « *Perceforest* et Antoine de la Sale : du Paradis de Sibille au Venusberg ».

^{xxxi} *Ibid.*, chapitre « Essai de reconstitution et hypothèses ».

^{xxxii} Les index particulièrement soignés fournis par Gilles Roussineau dans ses éditions relèvent de nombreuses occurrences. Sur la Selve Carbonnière, voir Ch. Duvivier, *La forêt charbonnière (Carbonaria Silva)*, Bruxelles, 1860.

^{xxxiii} Voir Gilles Roussineau, éd., livre IV, p. 1151.

^{xxxiv} Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, op. cit., chapitre « Toponymie et étymologie ». Voir aussi sur ce point mon article « La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest* », dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge, de la réalité à l'imaginaire*, Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg, 19-21 septembre 1991, Bernard Guidot, éd., Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1993, pp. 275-290.

^{xxxv} Voir mon article « *Perceforest*, entre Pays-Bas et Haute Bretagne: élargissement à l'Est et *translatio imperii* », *Vérité poétique, vérité politique. Mythes, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par Jean-Christophe Cassard, Elisabeth Gaucher & Jean Kerhervé, actes du colloque du Brest 22-24 septembre 2005, Brest, CRBC, 2007, pp. 147-164.

^{xxxvi} Voir mon article « Le luiton : du *transgénique* au *transgénérique*, un motif à la peau dure », à paraître dans les actes du colloque « Motifs merveilleux et poétique des genres au Moyen Âge », sous la direction de Francis Gingras, Montréal, 31 mai-2 juin 2007.

^{xxxvii} Voir par exemple Agathe Lafortune-Martel, *Fête noble en Bourgogne au XVe siècle. Le Banquet du Faisan. Aspects politiques, sociaux et culturels*, Montréal, Paris : Bellarmin Vrin, 1984.

^{xxxviii} Voir *Le Banquet du Faisan*, textes réunis par Marie-Thérèse Caron & Denis Clauzel, Arras : Artois Presses Université, 1997.

^{xxxix} Sur la *translatio imperii*, voir l'ouvrage de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985, chap. I, Robert Folz, *L'idée d'empire en Occident du Ve au XIVe siècle*, Paris, 1953 et Adrian Gerard Jongkee, « *Translatio studii*: les avatars d'un thème médiéval », *Miscellanea Medievalia in memoriam J. F. Niermeyer*, Groningue, 1967, pp. 47-61.

^{xl} Sylvia Huot a mené une étude particulièrement stimulante de *Perceforest* en s'appuyant, entre autres, sur les approches postcoloniales (ce roman étant l'histoire de conquêtes et d'implantations qui peuvent être ramenées au modèle colonial) : *Postcolonial Fictions in the Roman de Perceforest: Cultural Identities and Hybridities*, Cambridge : Brewer, 2007.

^{xli} Voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, op. cit., pp. 282-ss.

^{xlii} Dans le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes comme dans le *Roman de Tristan et Iseult* de Thomas on peut passer de même la Manche sans que le texte mentionne la mer ou une quelconque traversée.

^{xliiii} Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., chapitre « Sambre et Hombro : une histoire de dragons au bord de la Sambre ? ».

^{xliv} Voir Jeanne Lods, *Le roman de Perceforest*, op. cit., pp. 38-ss et Richard Trachsler, *Disjointures-Conjointures. Etude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen Bâle : Francke, 2000 (Romanica Helvetica), pp. 239-281.

^{xlv} Sur *Zéphir*, voir la synthèse dans *Perceforest et Zéphir*, op. cit., partie 4.

^{xlvi} Voir mon article, « Incorporer les esprits : le *luiton* Zéphir et *Mélusine* », dans *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, études réunies par P. Hummel, Paris, Philologicum, 2010, p. 101-113.

^{xlvii} Dans le livre V, les quatre demoiselles qui ont instauré l'épreuve de l'épée vermeille tentent de séduire des chevaliers en leur promettant une nuit avec Vénus (alors qu'à chaque fois c'est l'une d'elles qui est destinée à l'heureux élu). Les demoiselles assurent aux chevaliers que Vénus *vendra avollant de son paradis* (f. 136) : ce n'est qu'une ruse – efficace – pour retenir les jeunes gens.

^{xlviii} Martin le Franc est l'auteur du *Champion des Dames* où s'exprime un net scepticisme par rapport aux histoires de sorcellerie : voir Robert Deschaux, « Oui ou non, les sorcières volent-elles? Une discussion à ce sujet empruntée au *Champion des Dames* de Martin le Franc (XV^e s.) » *Littérature et voyage. 1: Le voyage aérien, Recherches et Travaux. Université de Grenoble*, t. 24, 1983, pp. 5-11.

^{xlix} Voir Johan Huizinga, « La physionomie morale de Philippe le Bon », dans *Annales de Bourgogne*, t. 4, 1932, pp. 101-129.

ⁱ On notera que les origines légendaires de la France, associées à Francion, sont doublement boueuses : Francion en effet commença par s'installer dans le Palus Méotide (que nous connaissons sous le nom de Mer d'Azov) avant que soit fondée, suite à une migration due à la pression démographique, Lutèce : voir Robert Bossuat, « Les origines troyennes : leur rôle dans la littérature historique au XV^e siècle », *Annales de Normandie*, VIII-2, 1958, pp. 187-197, en particulier p. 189. L'épisode de la tour de Vertigier, fondateur dans la légende arthurienne, est lui aussi associé à la boue : Vertigier fait drainer. L'auteur de *Perceforest* entre donc dans un jeu de concurrence à la fois avec l'Angleterre et avec la France tout en exploitant l'un des traits naturels les plus caractéristiques de la région qui l'intéresse.

ⁱⁱ Voir *Arturus rex. König Artur en Nederlanden. La matière de Bretagne et les anciens Pays-Bas*, Louvain, 1987.

ⁱⁱⁱ Voir J. Lemaire, *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Bruxelles, Paris : Académie Royale de langue et littérature françaises, Klincksieck, 1994, pp. 188-ss.

ⁱⁱⁱⁱ Voir P. Bonenfant, « Le projet d'érection des Etats bourguignons en royaume en 1447 », *Le Moyen Âge*, t. 45, 1935, pp. 10-23.

^{liv} « L'état bourguignon, ses rapports avec la France, et les origines d'une nationalité néerlandaise », *Le Moyen Âge*, t. 40, 1930, pp. 171-193.

^{lv} « La Bourgogne au XV^e siècle », dans *Des pouvoirs en France, 1300-1500*, Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p. 70.

^{lvi} L'intérêt de l'auteur de *Perceforest* pour le folklore est indéniable : on trouve dans ce récit l'une des plus anciennes attestations de l'histoire de la Belle au Bois Dormant : voir Gilles Roussineau, « Tradition Littéraire et Culture Populaire dans *L'Histoire de Troilus et de Zelandine (Perceforest, Troisième partie)*: Version Ancienne du Conte de la Belle au Bois Dormant », *Arthuriana*, 1994, t. 4, pp. 30-45.

^{lvii} En particulier lorsqu'il s'inspire des enfances du facétieux et turbulent Passelion : voir mon article « Les enfants terribles de *Perceforest* », dans *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes*, sous la direction de Denis Hüe & Christine Ferlampin-Acher, Orléans : Paradigme, 2006, pp. 237-254.

^{lviii} *Pantagruel*, éd. de 1534 par Gerard Defaux, Paris, Le Livre de Poche, 1994, chap. XXVI, p. 387 et p. 393.